

LA DERNIERE PAGE!

Tenons-nous debout !

Nous avons affaire à des gens qui ne respectent que ceux qui se tiennent debout.

M. OMBRA HUAUX, dans le Devoir.

Au risque d'allumer un second incendie aux bureaux de l'« Etudiant », nous oserons dire aujourd'hui tout haut—pour faire suite à notre précédent article—ce que chuchotent un grand nombre de nos compatriotes, exaspérés par l'arrogance tyrannique de la majorité.

Nous oserons dire ce que beaucoup entendent à cette heure par "se tenir debout" en face des Anglo-Canadiens.

Quand on a affaire à un peuple qui s'incline devant l'intelligence, le courage, la fierté, l'héroïsme, on comprend que "se tenir debout", c'est simplement ne pas accepter l'injustice, ne pas courber le front devant la force brutale, montrer que l'on veut vivre et que l'on en est digne.

Mais quand l'opresseur est anglais, surtout anglo-canadien, c'est une toute autre affaire. L'histoire nous a appris quel cas cette race a toujours fait des vertus nationales qui commandent le respect et la sympathie des peuples civilisés.

On sait comment elle a traité nos pères, qui se sont pourtant illustrés par les plus magnifiques exemples de courage, de dévouement, d'héroïsme, et qui, à deux reprises, ont repoussé l'invasion américaine, tandis que les marchands anglais de Québec se cachaient dans l'île d'Orléans, pour échapper aux balles ennemies.

Dignes de la nation qui fit la sauvage guerre du Sud-Africain et qui cherche aujourd'hui le moyen de refuser à quelques réfugiés belges une parcelle des vivres qui abondent chez elle, — nos persécuteurs ont toujours semblé n'avoir d'estime que pour leur intérêt et n'obéir qu'à la voix d'un égoïsme féroce.

S'ils nous ont parfois concédé quelque liberté particulière, ce fut toujours pour continuer la persécution sous un aspect différent ou sur un autre point du pays. Et l'on chercherait vainement dans l'histoire, depuis la conquête anglaise, une période pendant laquelle les Franco-Canadiens aient pu jouir d'une liberté complète et assurée, dans le pays qui leur appartient avant toute autre race.

En face d'une telle situation, quand on sait l'impuissance de tous les arguments de raison à nous obtenir nos droits les mieux établis par les constitutions, par la loi naturelle, par le sésau du sang, on est tenté de croire qu'il n'en reste plus qu'un: la menace.

Et dans ce cas, pour nous, "se tenir debout" c'est inspirer à la majorité une salutaire peur.

C'est un argument plus à la portée de son esprit que ceux de raison, de justice, de générosité. Elle l'a souvent prouvé.

Après un siècle et demi de vaines revendications, il devient presque évident que c'est le seul moyen de succès qui nous reste. C'est du moins ce que pensent plusieurs.

Qu'on organise le mouvement dans toute la province, que des hommes agueris, qui en craignent pas de parler haut, aillent dans chaque paroisse dénoncer l'opresseur et soulever contre lui la colère populaire. Et quand le ferment sera développé, quand toute la race se lèvera, menaçante, pour renverser ses propres traités: et dire au persécuteur: rends-moi mes droits! — ce jour-là, la mort qui aboie et qui mord dans nos chairs vives aura la frousse et capitulera, sans qu'il soit besoin de "trouer le drapeau britannique".

Car elle nous a habitués à connaître son intrépidité.

Paul RAYMOND.

Le ralliement

Plus quelqu'un s'efforce de conserver son être, plus il a de vertu; plus une chose agit, plus elle est parfaite.

SITSOZA.

Nous avons eu, au cours du mois de décembre, au Monument National, deux soirées inoubliables, où nous avons puisé un grand orgueil de notre nationalité canadienne-française et une ardeur toute nouvelle pour la défendre: — je veux parler de la réception faite à l'honorable Aram Pothier et de l'assemblée organisée par l'A. C. J. C., pour venir en aide aux Canadiens-français de l'Ontario.

Toutes deux nous ont donné conscience de nos devoirs envers nous-mêmes comme peuple; toutes deux, — en nous rappelant la noblesse de nos origines, la valeur de l'esprit français et la haute culture de certains de nos compatriotes — nous ont fait voir d'une manière saisissante, l'espèce de supériorité que nous confère sur nos concitoyens qui n'ont pas notre langue et notre histoire, notre qualité de français; toutes deux enfin nous ont fait sentir fortement qu'il nous faut lutter pour ne pas cesser d'être français, ou renoncer à l'honneur, ou nous résoudre à n'être plus dignes de nos ancêtres, comme des fils abâtardis, comme des descendants dégénérés, comme des apostats infâmes.

Sous l'effluve des paroles vibrantes de patriotisme ardent que les orateurs de ces deux soirées ont dites, et dans un même élan d'enthousiasme et de fierté, nous nous sommes levés pour acclamer la force supérieure et victorieuse de notre race, dont les luttes passées nous laissent un héritage sacré à défendre, à conserver et à transmettre...

Dans ces soirs triomphants où tout un peuple a proclamé, par la bouche de ses

représentants les plus affilés, son union, sa vaillance, sa foi et son désir indestructible de vivre et de garder les traditions saintes que lui ont léguées ses aïeux, il s'est élevé en chacun de nous une voix ferme, puissante et qui nous élançait éperdument au chant de bataille.

Détournons nos yeux du passé, pour les fixer vers l'avenir. Cessons nos chants de louange et de gloire, pour entonner les hymnes de combat. Le tocsin qui sonne l'alarme dans l'Ontario pour grouper nos frères de là-bas, doit nous faire songer à nous organiser ici même où nous perdons du terrain de jour en jour.

Les peuples sont grands par leurs luttes non seulement pour conserver l'indépendance de leur territoire, pour défendre leur liberté, mais surtout pour transmettre à leurs descendants, cet héritage fait des souffrances, des combats, des croyances et de la langue des ancêtres, que sont les traditions, et sans lesquelles il n'y a pas de patrie possible.

Que toutes les familles canadiennes-françaises qui ont gardé le culte de leurs morts; que tous ceux dont le souvenir parfois se pose avec respect et dévotion sur certains tombeaux de nos cimetières! Que tous les coeurs généreux et français qui battent dans la poitrine de nos cobons, de nos fermiers, de nos ouvriers, de nos hommes d'affaires, de nos professionnels et de nos prêtres! Que tous ceux dont la pensée s'alimente, se nourrit et se fortifie de cette mèche de lion qu'est le génie français! Que toutes les intelligences qui subissent les tourments divins de l'idéal et du Beau! Que tous ceux-là, enfin, qui sont épris de justice, de noblesse et de loyauté, se rallient, s'unissent dans une même ambition, dans un même désir et avec un même but: résister à l'oppression et défendre, maintenant, revendiquer avec fermeté nos droits violés ou méconnus!

Jacques HERMIL.



C'est fait! Nous avons réussi. Soyons fiers de notre équipe. Sa dernière victoire est belle.

Nos joueurs ont compris qu'il y a plus de force dans la coopération, plus de succès et plus de mérite.

Vouloir vaincre est facile. Savoir vaincre l'est moins.

Savoir vaincre, c'est se sacrifier. C'est faire passer la gloire de son équipe avant la sienne. C'est avoir du jugement. C'est avoir confiance dans les autres. C'est étudier son adversaire. C'est avoir un jeu de raison d'abord et surtout.

Vouloir vaincre, c'est y aller de tout coeur et de tout corps.

Nous saurons à l'avenir comme nous avons voulu toujours.

Nous félicitons Farrell et son équipe. Jouaient pour Laval, lundi dernier: McLaughlin, Gévremont, Pontbriand, Sullivan, Caisse, Gaudet, Lajoie, Labrecque, Bédoux, Pannou.

Lundi prochain, à l'Arena toujours, nous rencontrerons le "National".

La lutte sera vive. Il n'y a pas un de nos adversaires qui soit faible. Mais il faut gagner.

Ne nous endormons pas sur nos dernières victoires. Travaillons plus fort à mesurer que nous avons plus de chance d'arriver au championnat.

Le championnat! Voilà l'ami!

Une trop grande confiance en nous-mêmes serait désastreuse, si nous ne prenons pas le moyen de lui donner sa raison d'être.

Travaillons. Travaillons. Travaillons! Farrell, travaillons!

Nous nous mesurerons de nouveau avec McGill, le 25 janvier.

McGill n'a pas donné la totalité de ses forces à notre rencontre de lundi dernier. Nous devons nous attendre à un changement dans la jouite qui va venir.

Nous devons reconnaître aux étudiants de l'Université McGill une qualité géné-

ralement rare: ils sont de bons perdants.

Que l'on en juge par les extraits que nous donnons ici de leur compte rendu de la dernière partie, dans le McGill Daily du 12 janvier:

RED AND WHITE TEAM HOPELESSLY OUTCLASSED BY LAVAL AGGRESSION

LAVAL SUPERIOR IN ALL POSITIONS

Before a large crowd of spectators, Laval completely outclassed McGill in the first of the three games in the City Hockey League. During the first half time, McGill held her own fairly well, and at half time, were leading 1-0, but in the second half, the team went all to pieces, due chiefly to lack of condition. The Laval men completely outclassing them, had no difficulty in scoring eight goals during this session.

During the first half the play was fairly even, Laval probably having the shade, but in the second half, Laval had a run away. The Red and White were outplayed at every stage, the defence failed hopelessly to cope with the rush of the Laval forwards, while the McGill forwards could make absolutely no impression against Lajoie and Labrecque of the Laval defence. They also failed to check back and help out on the defensive.

Laval did not have a weak spot on their team. Their forward line coming down three abreast absolutely baffled the McGill defence. Labrecque, Galbreath and Pinard intercepted passes on the defence and carried down the puck in a little passing bout invariably breaking through and scoring.

Soyons à la prochaine partie. Avec de jolies dames, si possible. Dame! il n'y a rien comme ça pour "casser la glace".

Pas vrai, Lorenzo?

Pas vrai, Jos?

"La comanistu la femme de Jos?"

Oh! Oh! Oh! Oh! Oh!"

O. K.

Enfin de retour

Notre sympathique ami, Georges Gagnon, nous quittait au début de cette vacance, pour aller compléter ses études culinaires dans la Ville Lumière.

Il émerveilla simplement les maîtres, qui déclarèrent ne pouvoir rien lui apprendre, mais le prièrent de leur montrer le secret de ses sauces.

Toujours modeste, Georges refusa et se contenta de donner quelques représentations dans les principaux centres intellectuels et gastronomiques de la vieille Europe. Les journaux de là-bas débordent de son éloge: on lui attribue même une influence salutaire sur le moral des soldats alliés, car, Georges s'est avancé jusqu'à la ligne de feu, où la soupe chauffait le plus fort.

Enfin, il nous est revenu prêt à sacrifier la gloire, les honneurs, les richesses, au rôle obscur mais patriotique de professeur de notre seule université canadienne-française.

Qu' chacun se fasse un devoir de venir voir cette célébrité et de goûter de purs chefs-d'oeuvre.

(de la Presse).

Trois opinions célèbres

Napoléon disait: "Une bonne paire de bottes, c'est le plus sûr gage de victoire". Sam Hughes prise les siennes, au point qu'il les met, non seulement dans les plats, mais sur les tables, les jours de réception.

A propos de bottes voulez-vous la mienne, venez demain chez Thomas Dussault. J'y serai.

HUBERT.

Casgrain & Charbonneau

PHARMACIENS EN GROS

187, Rue Amherst

MONTREAL

Produits chimiques, Extr. fruités, Pilules, Tablettes, Articles en Caoutchouc, etc. Instruments de chirurgie, tables d'opérations et accessoires